

MARIUS BORGEAUD – LE DILETTANTE PRIS AU PIÈGE

Conférence de Jacques Dominique Rouiller* dans le cadre de l'exposition
Marius Borgeaud à la Fondation de l'Hermitage à Lausanne (26 juin-25 octobre 2015)

A propos de l'exposé de ce jour [le 8 octobre 2015], dans un mail du 22 juillet, Jean-Claude Givel, président de l'Association des Amis de Marius Borgeaud, m'écrivait ceci :

«Le 1^{er} octobre je serai à Oxford et le 8 dans l'avion me ramenant de Chicago vers Zurich. Ta date est-elle interchangeable ?» On connaît la suite. Le dimanche 23 août à Bangkok, dans le cadre d'un congrès international de chirurgie dont il était le secrétaire général, le voici victime d'une crise cardiaque qui devait l'emporter. Rappelons que l'ouvrage récemment paru aux éditions de L'Age d'Homme, *Marius Borgeaud – Une fantastique aventure et la suite du catalogue raisonné* lui était dédié, ainsi qu'à mon épouse.



Marius Borgeaud dans la trentaine.
Archives suisses ISEA

Il y a des titres qui vous viennent sans crier gare. Lorsque la Fondation de l'Hermitage m'a demandé l'intitulé de ma conférence, *Marius Borgeaud – le dilettante pris au piège* s'est imposé d'emblée, avec force, quitte à me surprendre par la suite. Il est vrai que je continue de m'interroger sur la fascination, l'aimantation qu'exerce sur moi l'œuvre de Borgeaud. Pourtant, l'artiste n'est pas incontournable ni sa peinture la meilleure qui soit. Mais déjà, en 1962, j'étais tombé en arrêt devant les cimaises du Musée cantonal de Lausanne, me disant que si un jour je devenais éditeur, je publierais un livre sur Borgeaud. Le hasard qui n'existe pas et fait souvent bien les choses m'a permis de diriger six ans durant les éditions d'art du Verseau chez Roth & Sauter à Denges. A cette enseigne est paru en 1993, préfacé par le professeur René Berger, l'ouvrage *Marius Borgeaud – Poète de la lumière et magicien de la couleur*, auquel l'historienne de l'art Edith Carey apporta une importante contribution. Pour montrer à quel point le monde est petit, trois ans plutôt, j'avais sollicité Philippe Kaenel pour un ouvrage découverte sur la gravure de Charles Clément. Il est aujourd'hui le commissaire de l'exposition de l'Hermitage...

Qu'a fait Borgeaud entre 1882 et 1900, on n'en sait trop rien. En dehors du passage dans un établissement bancaire à Marseille, écourté sur un différend survenu entre le jeune stagiaire et son directeur, il y eut la visite à Alger, auprès d'un cousin consul établi dans la Ville blanche. A ce propos, on a prétendu qu'il s'était adonné à la photographie, voire au dessin. On sait en revanche avec certitude que les Borgeaud ont pris une part active dans l'économie du pays alors sous domination française. Après avoir été un vaste champ d'expérimentations multiculturelles, le fameux Domaine de La Trappe, près d'Alger, finira par être une exploitation viticole de grande envergure. Dans un article documenté, l'historienne d'entreprises Hélène Géli écrit entre autres ceci : *Trois frères, Jules, Charles et Lucien Borgeaud, acquièrent le Domaine pour la somme de 15 000 francs. Personne alors n'ignore qui sont les Borgeaud. Suisse vaudoise, de confession protestante, la famille est déjà puissante. L'ancêtre, Georges-Henri Borgeaud, ministre des cultes et de l'éducation du Canton de Vaud, directeur de l'Ecole industrielle de Lausanne, a débarqué en 1878 avec ses sept enfants pour fonder la première école d'agriculture d'Algérie. En 1908,*

après avoir racheté les parts de ses frères, Lucien reste seul propriétaire de la Trappe. Négociant en tissus, doué d'un sens aigu des affaires, il prend les rênes du domaine bientôt secondé par son fils Henri, ingénieur agronome et brillant gestionnaire. Pour la petite histoire, rappelons que Marius termina sa scolarité lausannoise à l'Ecole industrielle dont son parent était encore le directeur.

Mais quid de cette parenthèse algéroise ? D'aucuns avancent que la lumière du lieu se retrouverait comme en suspension dans la peinture de notre compatriote. On peut certes lui concéder une rare science de l'éclairage sans pour autant qu'elle s'origine dans une réminiscence maghrébine.



Borgeaud peint par Picabia, 1905. Collection privée

A Moret-sur-Loing, en Seine-et-Marne, débutent les campagnes sur le motif, Borgeaud – qui a 43 ans – fait ses premières armes, passant peut-être à ses yeux du statut de dilettante, d'amateur, à celui de professionnel. Le registre est encore post-impressionniste, le novice côtoie des cohortes d'artistes s'adonnant au pleinairisme à la suite de Sisley, à l'instar du jeune Edouard Morerod, croqué ici par Kupka venu de sa Bohême natale s'installer à Paris en 1896. Ce n'est pas un



A Moret-sur-Loing, Edouard Morerod à l'œuvre croqué par Kupka en 1905. Archives suisses ISEA

hasard si notre peintre s'est lié d'amitié avec Francis Picabia qui réalisera, à Moret vraisemblablement, un des rares

portraits de Borgeaud, hormis ceux exécutés ultérieurement par Morerod et Maurice Asselin. C'est encore avec Picabia – il a l'avantage de posséder une automobile – qu'il se rend à Angles-sur-l'Anglin dans la Vienne. Les femmes du lieu s'adonnent à une forme de broderie bien spécifique, consistant à ménager des « jours » dans différentes pièces de tissus : trousseaux, lingerie, mouchoirs, linges de table et autres draps ; elles passent pour particulièrement belles. Borgeaud n'est pas de bois et le charme féminin – qui ne transparait jamais dans sa peinture – l'aura longtemps titillé. Faut-il y voir la justification de son déplacement, difficile à dire d'autant qu'aucune silhouette féminine à l'ouvrage ne fait alors partie de l'offre poitevine. On peut juger sur pièce en découvrant, par exemple, cette évocation du pont enjambant l'Anglin, avec dans le fond quelques bâtisses adossées à l'église Sainte-Croix. Ici, sans nul doute, Borgeaud peint ce qu'il voit. La comparaison entre hier et aujourd'hui en témoigne. Des hauts-lieux il n'a que faire et ne s'attaque pas au château fort en ruine, pas plus qu'au moulin établi en contrebas, au bord de la rivière.



Le vieux Angles (1906). Collection privée



Le point de vue choisi par Borgeaud, tel que le paysage se présente aujourd'hui

Aux Beaux-Arts à Paris, on recommande volontiers la Bretagne comme une terre d'élection qui a pour elle la convivialité, le pittoresque, le gîte et le couvert à petit prix, ainsi qu'un climat roboratif. N'oublions pas que Fernand Cormon, un des professeurs de Borgeaud, a lui-même voyagé en Bretagne et sans doute incité ses élèves à s'y rendre. Une incursion dans

l'actuelle exposition de l'Hermitage, enrichie de deux tableaux à la mi-septembre, nous incite à parler d'un petit miracle. Il y a peu, une personne désireuse de conserver l'anonymat déclarait posséder un Borgeaud et un Vallotton. Jusque-là rien de très extraordinaire sinon que le Borgeaud en question n'était pas répertorié dans le catalogue raisonné paru en 1999. In extremis, il a pu prendre place dans la suite du catalogue que nous venons de publier. Comme vous pouvez en juger, ce *Petit déjeuner à Audierne* datant de 1923 porte en germe les ingrédients de la mythique *Chambre blanche*, peinte un an plus tard. Quant au paysage de Vallotton, *Champ de blé, Locquirec* 1902, non seulement il évoque le lieu où Borgeaud séjournera en 1908 et 1909, mais il est brossé sur le même site que celui choisi par notre artiste pour réaliser ses fameux *Coups de vent*. Le contraste stylistique est ici flagrant. D'un côté l'impétuosité de la touche, de l'autre, d'un pinceau souple, un vent domestiqué courbant harmonieusement les blés en une facture lissée. Dans cette localité située à la limite du Finistère et des Côtes d'Armor, les deux hommes sont-ils descendus, lors de leurs séjours respectifs, à l'Hôtel des Bains, établissement à la cuisine réputée, idéalement situé en bord de mer ? C'est plus que probable. En dehors des cafés et autres débits de bois-



Petit déjeuner à Audierne, 1923.
Collection privée



La cuisine de l'Hôtel des Bains à Locquirec du temps de Borgeaud.
Collection privée

sons auxquels Borgeaud fait la part belle à travers de nombreuses compositions, les tables dressées chez des particuliers ne manquent pas. D'ici à en déduire que notre homme était un pique-assiette, il n'y a qu'un pas que je me refuse de franchir, bien que la bonne chère n'était sans doute pas pour lui déplaire.

Le dilettante et l'épicurien font généralement bon ménage même si la doctrine du philosophe grec prônait la volupté liée à la raison et à la modération, donc loin de l'idée du fieffé jouisseur à la sauce d'aujourd'hui. Lorsque Borgeaud rencontre à Rochefort-en-Terre, dans le Morbihan, le pharmacien Ernest Houal, leur entente est plus que cordiale. Il n'est pas interdit de penser que l'artiste établissant ses quartiers dans l'ancre de l'apothicaire, le temps d'exécuter quelques toiles parmi les plus originales, connaît épisodiquement des problèmes de santé. Non seulement il bénéficie d'une position hautement stratégique pour mieux être au contact d'une population hétérogène mais le maître des lieux l'invite probablement à partager de grands crus, provenant de la cave de son beau-père M. Tabo. A l'exception de madame Marguerite Houal – dont il ne peindra que les pelotes de fil – Borgeaud immortalise toute la famille : Jeanne, Simone et André, ainsi qu'Ernest, le pater familias, en uniforme de pharmacien aide-major de première classe. Tous ces tableaux resteront dans le fond d'une armoire, à l'exception d'un ou deux intérieurs. Le seul autoportrait de l'artiste existant à mes yeux sera dédié en 1912 par Borgeaud à ses amis Houal. L'homme d'un teint rougeaud n'y a pas les yeux bleus ! Cherchez l'erreur...

auxquels Borgeaud fait la part belle à travers de nombreuses compositions, les tables dressées chez des particuliers ne manquent pas. D'ici à en déduire que notre homme était un pique-assiette, il n'y a qu'un pas que je me refuse de franchir, bien que la bonne chère n'était sans doute pas pour lui déplaire.

Le dilettante et l'épicurien font généralement bon ménage même si la doctrine du philosophe grec prônait la volupté liée à la raison et à la modération, donc loin de l'idée du fieffé jouisseur à la sauce d'aujourd'hui. Lorsque Borgeaud rencontre à Rochefort-en-Terre, dans le Morbihan,



Carte postale facétieuse envoyée par Borgeaud à son ami pharmacien. Collection privée

Le pharmacien n'est pas du genre pisse-froid. Dans sa résidence secondaire de Noyal-Muzillac, une photo le montre faisant le pitre. Visiblement l'homme ne se prend pas au sérieux et doit avoir réagi positivement à la carte postale que Borgeaud lui adresse le 17 novembre 1912 depuis Genève, agrémentée d'une paire de ciseaux avec la mention « Coupez-le donc ! », référence faite au poil que l'apothicaire doit avoir dans le creux de la main, marque insigne de fainéantise. A l'évidence, l'homme de l'art savait déléguer et se faire remplacer pour avoir du bon temps, n'hésitant pas à se mettre aux fourneaux pour satisfaire quelques amis. Le départ de Rochefort du pharmacien et de sa famille, à la fin de la guerre, coïncide pratiquement avec celui de Borgeaud qui gagne Le Faouët en 1919 en compagnie de sa nouvelle conquête, Madeleine Gascoin, dont il sera question plus loin.



Etude de posture pour *La femme et les oies*, (1922). Lausanne, Mcb-a

Pas d'aquarelles, pas de dessins ou si peu, plutôt de simples études de positions ou de postures. Toulouse-Lautrec dit en substance: «Le dessin, ce n'est pas un crayon à la mine de plomb entre les doigts mais bien le jeu de phalanges animées par l'esprit». L'art de Borgeaud est univoque et n'emprunte pas à différents médias qui souvent complètent la vision de l'artiste. Même si aucun carnet de croquis n'a été retrouvé, restons prudent et évitons de prétendre qu'il n'a jamais dessiné. De toute façon, le dessin il le pratiquait à même la toile, deux tableaux en devenir en témoignent. Ils nous renseignent aussi sur cette pratique du «cloisonné», technique chère au vitrailiste, que le peintre semble avoir adoptée. Si le dessin est une manière idoine de donner quittance de la chose vue, il est aussi l'occasion d'alimenter le cerveau, d'établir une relation privilégiée entre l'œil, le sujet et la main. On a beau avoir retrouvé dans les objets personnels de l'artiste quelques crayons à la mine de plomb et des becs de plume à foison, les dessins manquent à l'appel. Quelques-uns toutefois appartiennent à la collection du Musée cantonal des beaux-arts, de rares autres sont en mains privées.



Tasse d'eau et rose sur un plateau d'argent. Peint par Zurbaran vers 1630. Londres, National Gallery



Nature morte au panier et coupe aux oranges. Vers 1915. Collection privée

Borgeaud ne s'embarrasse pas de théories. De sa part aucune réflexion esthétique sur sa peinture si ce n'est quelques généralités souvent à l'emporte-pièce. Le 20 octobre 1916, Morerod qui se trouve dans l'après-midi chez Borgeaud rue Lamarck dans le 18^e arrondissement, note dans son journal : *Borgeaud n'admet pas qu'un peintre gagne à être cultivé. Il faut peindre avec sa queue !* L'expression, certes leste, est à prendre au second degré, vous l'aurez compris. Trois ans auparavant, alors qu'il est l'hôte de son compatriote à Séville, le même Borgeaud aurait déclaré, après avoir vu le Zurbaran de l'hôpital civil : *Maintenant je puis en parler. C'est de la mauvaise peinture, ce n'est pas en valeurs.* On aurait pu penser que l'austérité de ce monument de la peinture espagnole trouve grâce à ses yeux, peine perdue. Pour la beauté du geste, et sans vouloir les comparer, voici l'une sous l'autre, une nature morte de Zurbaran et

une de Borgeaud. *Tasse d'eau et rose sur un plat d'argent* précède *Nature morte au panier et coupe aux oranges* dont l'Hermitage a fait sa carte de vœux en 2015. Près de trois siècles séparent ces deux compositions. Dans une lettre à son ami Paul Vallotton, datée du 14 août 1920, Borgeaud déclare : *Je me suis surtout appliqué à ne faire que de la peinture, uniquement de la peinture, fuyant comme le choléra cette peinture d'Opéra comique et conventionnelle qui est l'huile de ricin des salons officiels.*

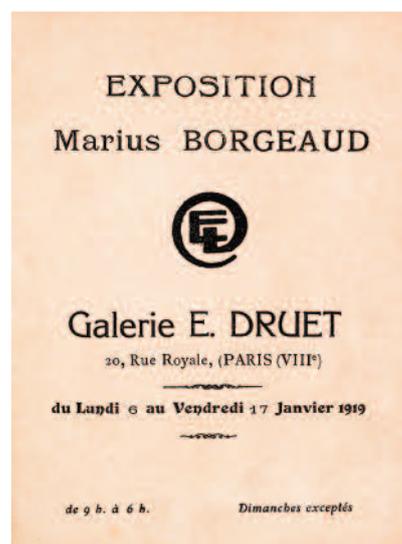
Acquérir des certitudes est le fonds de commerce des chercheurs. Or, dans le cas de Borgeaud, des pans entiers de son parcours existentiel font cruellement défaut, surtout pour les années d'errance, celles d'une vie débridée de patachon et autre bâton de chaise. A Paris, la bohème est dans l'air du temps, il s'agit de se démarquer, de ne pas être dans la norme, d'échapper aux contingences d'une vie bourgeoise. Si l'on se fie aux écrits de Maurice Muret – attention, c'est âgé de septante ans que le Suisse ressuscite des souvenirs montmartrois datant du tournant du siècle passé – notre homme est déjà un vilain petit canard. Dans le texte qu'il confie à la Revue des deux Mondes en 1946, Borgeaud y apparaît sous X.

Montmartre, le Montmartre des artistes, n'était dans les dernières années du XIX^e siècle, qu'un grand village. On appartenait en général, comme j'ai dit, à une bande, à un clan, mais comme on se coudoyait au restaurant et au café on avait vite fait de se connaître d'un clan ou d'une bande à l'autre. J'étais entré en contact de la sorte avec un de mes compatriotes vaudois, Marius X..., qui «faisait de la peinture» en amateur à Montmartre, mais s'adonnait surtout avec frénésie à une fête «carabinée»...

Riche, il s'était luxueusement meublé et partageait son confort avec une compagne de fidélité douteuse. Entre Marius et Marcelle c'étaient des scènes interminables et qui sans cesse recommençaient... Marius, dont la violence était extrême, n'hésitait pas à corriger Marcelle et par-dessus le marché son chien, un joli fox terrier noir et blanc, toujours terrifié devant l'irascible Marius. Marcelle se vengeait en redoublant de tromperie avec une astuce raffinée. Plus sentimental qu'on aurait pu le croire, Marius en éprouva un jour tant de chagrin qu'il faillit se pendre. Son concierge coupa la corde juste à temps.

Il arrivait que les démêlés de ce couple orageux, qui s'accompagnaient d'un fracas de verres brisés et de meubles rompus, ameutassent les autres locataires. Et tout le monde se retrouvait pour se plaindre chez le commissaire du quartier... A chaque nouvel esclandre, Marius et Marcelle couraient chez leur commissaire. Il leur arrivait de se rencontrer dans son cabinet et de continuer de s'invectiver tandis que leur juge et arbitre n'en pouvait plus de rire : «Je fais un pari, s'écriait-il quand il arrivait à placer un mot, je gage que la nuit vous trouvera réconciliés et réunis. – Jamais, jamais plus !» hurlaient à qui mieux mieux Marius et son amie, mais l'événement donnait raison au commissaire. Alors il y en avait bien pour huit jours de trêve.

... Il reprit alors ses pinceaux depuis longtemps abandonnés et, la main guidée par un démon protecteur, se mit à peindre, à peindre avec frénésie, à tour de bras. L'amie des beaux jours avait disparu. Elle fut avantageusement remplacée par une bonne et douce petite fille, comme il s'en égarait dans cette bohème de Montmartre. Tendrement dévouée à ce Marius quinquagénaire, cette petite perle préparait ses repas, ravau-dait son linge et lui servait de modèle. On passait l'hiver à Paris, l'été en Bretagne. Marius eut encore cette chance d'attirer l'attention d'un marchand de tableaux, lequel fit une exposition de ses toiles. La préface du catalogue, signée d'un nom connu, célébrait la note si primesautière de cette peinture. La mode était aux primitifs. Marius X..., ébloui, médusé, se voyait comparé dans ce texte au douanier Rousseau et, ce qui est mieux, gagnait de quoi vivre et de quoi faire aller son ménage... C'est le critique Louis Vauxcelles qui, dans sa préface à l'exposition de Borgeaud chez Druet en 1919, fait effectivement allusion au douanier Rousseau. On peut raisonnablement penser que le récit de Maurice Muret, paru dans la Revue des deux Mondes, est pour le moins romancé. Ce compatriote de Borgeaud est né en 1875, ses souvenirs ne sont donc plus de première jeunesse lorsqu'il les rédige, mais ils ont le mérite d'exister.



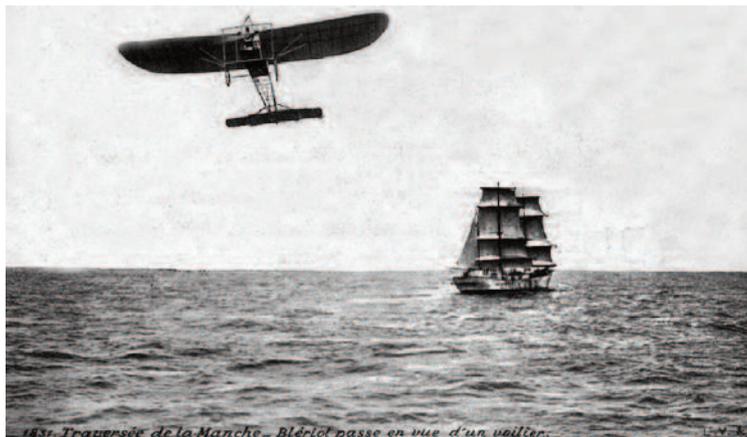
Louis Vauxcelles signe la préface de ce catalogue à une époque où Borgeaud connaît le succès. Archives suisses ISEA

Est-ce bien nécessaire de cancaner, d'écorner l'image d'un peintre en divulguant des faits réels ou supposés qui le desservent? La question reste ouverte. Le dilettante apparaît en filigrane dans les propos de Muret. Encore faut-il s'accorder sur le terme qui recouvre diverses acceptions : *amateur de musique, d'art ou de littérature ou encore personne qui s'occupe d'une chose en amateur, de façon négligente ou fantaisiste*. Dans le cas de Borgeaud, les deux définitions existent en alternance. Il n'y a guère que le journal de Morerod pour cerner un tant soit peu le caractère de Borgeaud. La rencontre des deux compatriotes date du début du siècle passé. Un dessin de Morerod de 1903 représente Borgeaud en musicien des rues. De 18 ans plus jeune que son aîné, il est qualifié par celui-ci dans la correspondance de *Mon bon jeunet*, ce qui n'exclut pas un certain paternalisme.



En 1903, Borgeaud pose pour son ami Morerod en musicien des rues. Pully, Musée d'art de Pully

Sans le journal intime de Morerod, où manquent hélas les années 1902-1906, on ne saurait pas grand-chose de Borgeaud. Même s'il ne s'agit là que de bribes de mémoire, c'est à un véritable kaléidoscope de sentiments qu'il nous invite, avec des appréciations prouvant que leur amitié est à géométrie variable. Le 22 avril 1908, le diariste note : [...]



1887. Traversée de la Manche. Blériot passe en vue d'un voilier. La traversée de la Manche par Blériot ne laisse pas Borgeaud indifférent. Il fait part de cet exploit dans une lettre à Morerod. DR

Oui, il faut que je me marie [...] Je vais aller en Suisse sitôt de retour à Paris, une fois mon triptyque en ordre, et je me mettrai à la recherche d'une compagne auprès de laquelle je trouverai tranquillité, fierté, joie et respectabilité. [...] C'est la dernière heure qui sonne si je veux faire mon bonheur et ne pas être plus tard une épave aigrie genre Borgeaud. Le 12 juin, il fait mention d'une lettre de Borgeaud amicale, affectueuse et cynique. A la mi-septembre, Morerod, qui appartient au jury du Salon d'Automne, écrit : *Tout ce qu'on raconte des jurys est vrai. La camaraderie est tout. J'ai fait admettre une toile à Borgeaud...*

qui a passé quelques jours à Paris et est parti hier pour Moret. Le 2 mars 1909, Morerod signale ce même jour son départ pour l'Espagne, mentionnant dans la foulée que Borgeaud et Cécile Bugnion sont à la gare. Entre avril et mai, trois lettres parviennent à Morerod depuis Locquirec dont une, datée du 5 mai, précisant que Borgeaud a eu une attaque. Quinze jours plus tard, ces mots du cadet : *Je suis inquiet. Je vais lui écrire demain.* Le 24 mai, Morerod se rassure : *Lettre de Borgeaud rétabli.* Comme on le voit, ils n'ont de cesse de s'observer l'un l'autre, mais avec un sentiment fraternel évident qui n'empêche pas la surenchère. Le 20 juin 1909, «La beauté, c'est la splendeur du vrai». *Lettre de Borgeaud qui me sert cette belle phrase (elle est de Platon d'ailleurs).* Morerod n'hésite pas à faire montre de sa culture, lui qui a passé par le latin et le grec. Voilà qui contraste en effet avec ce pli reçu le 28 juillet. *Lettre de Borgeaud qui, tout ému par l'important et admirable exploit de Blériot [la traversée de la Manche] me l'annonce.* Le 4 novembre de la même année : *Ce matin Borgeaud me réveille. Il vient de Moret pour mon exposition retardée, il paie à déjeuner et je me réconforte chez Duval.*

Ne perdons pas de vue qu'Edouard Morerod, tant à Paris qu'en Espagne, principalement en Andalousie, connaît une dèche persistante. Inutile d'insister sur la fête que peut alors représenter la perspective d'un

repas offert par un tiers et la notion de réconfort n'est pas un vain mot. La notation du 13 janvier 1910 dans le journal de Morerod corrobore ce qui précède : *Déjeuner avec Borgeaud chez Duval. Il me prête 22 fr. car je n'ai plus le sou.*

Sans vouloir détailler davantage le journal intime de Morerod par rapport à Borgeaud, au cours duquel les dîners, sorties nocturnes, invitations et autres faits divers sont dûment consignés, relevons encore quelques remarques susceptibles de nous en dire plus. Le 5 mars 1910, Morerod note : *Suis allé au Théâtre Montmartre avec Borgeaud passer la soirée, ensuite à l'Hermitage où nous avons rencontré la petite Luce d'il y a 9 ans avec deux jeunes Suisses qui ne se figurent pas qu'il y a une dizaine d'années elle a fait notre joie. Ça dure les femmes tout de même, temps toujours merveilleux – fait des croquis toute la soirée.* Au terme du séjour à Séville, à l'invitation de Morerod, celui-ci note le 28 novembre 1913 : *Départ de Borgeaud pour Paris. J'aime décidément beaucoup ce bon type là et ce m'est un chagrin de le voir partir. On va rentrer dans la solitude... Le 22 janvier 1917. A 6 heures je suis allé à Montmartre chez Borgeaud qui peint des têtes de femmes dures, crayeuses, simplifiées à l'excès. C'est bien loin de valoir ses petites scènes de paysans bretons. Je lui parle de mon départ possible pour l'Amérique. A quoi il me répond : « Tu as bien raison, ta peinture est*



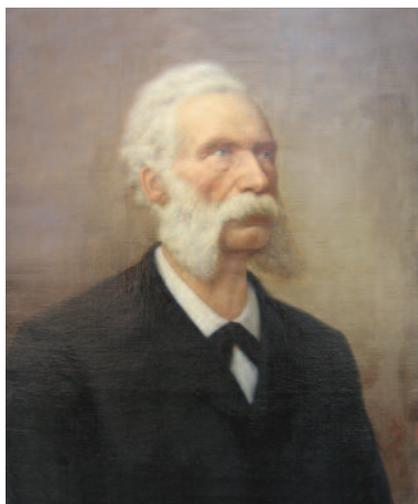
Depuis 1916 et jusqu'à son décès en 1924, Borgeaud habite à Paris cet immeuble patricien dans le 18^e arrondissement.



Monsieur le Maire, (1917). Ce tableau, propriété du Musée d'art de Pully, est celui dont parle Morerod dans sa lettre du 23 octobre 1918.

faite pour ces gens-là. [...] Ta peinture est faite pour plaire là-bas, etc.... » *Borgeaud devient décidément un très grand maître et décidément il n'aime plus ma peinture depuis qu'il fréquente les cubistes et les sous-cézaniens. Devant ses essais de têtes grandeur nature, je lui ai demandé ce qu'il cherchait et voulait pensant que cette simplification et le dessin rudimentaire étaient une volonté. Il m'a répondu : « Je peins ce que je vois ! » Décidément j'aime mieux voir les femmes comme je les vois moi ; elles sont meilleures à embrasser et plus jolies à regarder.* Le 9 février 1918 : *Je comprends maintenant le mot de Borgeaud qui me disait l'autre soir : « Toi qui dessine dans le genre de Helleu... » C'est ainsi que les bons caractères me jugent... Je vaudrais tout de même mieux et j'ai peint et dessiné des choses de caractère qui sont bien loin des pointes sèches et des pastels sans caractère d'Helleu.* Le 23 octobre 1918 : *J'ai accompagné Michel de Lasala cet après-midi chez Borgeaud auquel dimanche il avait annoncé sa venue. Borgeaud a exhibé des toiles, la plupart peintes cette année et quelques anciennes – d'une qualité bien supérieure aux récentes. Telles : La noce bretonne à la mairie qui reste son*

meilleur tableau (1912), Le Maire resté seul avec son chien au jour de la mobilisation générale (1914), une ou deux autres de la même série : Elles sont plus travaillées avec plus de soin et d'amour, plus moelleuses que celles des nouvelles séries. De Lasala lui a acheté Le maire resté seul et un pendant de sujet semblable, la discussion municipale, 1000 fr. chaque, le prix que lui en a demandé Borgeaud... Je suis ravi de lui avoir fait vendre ces deux toiles. Il ne m'en saura aucun gré du reste et, à l'occasion, me cassera encore du sucre sur le dos. Il est intéressé, égoïste, paysan, méchant. Il y a longtemps que je l'ai jugé.



Charles Borgeaud, le père de l'artiste, par le peintre vaudois Charles Vuillermet. Collection privée

C'est par cette dernière remarque, défrisante, que se terminent les notations ayant trait au tandem Borgeaud-Morerod dans le journal intime du peintre aiglon.

« Nous cédon's à nos enfants mieux et pire que nous sommes, de quoi différer de nous ». C'est ce que dit en substance l'académicien Jean Rostand, brillant biologiste et truculent personnage. En se penchant sur les géniteurs de Marius Borgeaud, de prime abord l'alliance, pour ne pas parler d'alliage, est étonnante. D'un côté un homme de pouvoir, Charles Borgeaud, révélé par le portrait qu'en brosse de profil Charles Vuiller-



Suzanne Borgeaud, la mère de l'artiste. Archives suisses ISEA

met, de l'autre, Suzanne, née de Trey, presque l'image d'une sainte femme en mantille dont Borgeaud héritera incontestablement à l'exception de la couleur des yeux. Elle a 29 ans lorsqu'elle lui donne le jour à Lausanne le 21 septembre 1861. Pour la petite his-

toire, le 8 décembre de la même année naîtra Georges Méliès, auteur de l'excellent *Voyage dans la lune*, en avance sur son temps quant aux trucages que comporte ce court-métrage datant de 1902. Le goût immodéré de Borgeaud pour les intérieurs présente une connotation matricielle évidente, il aime être à couvert, protégé, et la féminité dans son œuvre ne s'arrête pas là. Bon nombre de scènes comportent des femmes, jusque dans les bistrot's où la servante s'affiche comme une présence tutélaire. Il y a bien sûr les petites violettes de Montmartre, les filles de passage, la fameuse Marcelle dépeinte par Muret. Selon Bernard Wyder, c'est à Rochefort-en-Terre, dans le Morbihan, que Borgeaud aurait rencontré, par le truchement du Dr Chauvet, Madeleine Gascoin, venue profiter du bon air de la



Le banquet de la Bretonne, 1920. C'est Mado, la compagne de Borgeaud, qui débouche ici la bouteille de cidre. Collection privée

campagne après avoir été atteinte par la grippe espagnole qui submergea la France en avril 1918. Elle deviendra, quelque temps plus tard, la citadine attablée dans un bistrot – la Parisienne, sa valise à la main, venue en visite – l'hôtesse débouchant une bouteille de cidre lors d'un banquet ou la silhouette utile devant le retable de pierre de la chapelle Saint-Fiacre au Faouët. « Mado » pour les intimes était la fille d'un négociant nantais dirigeant un commerce de blanc « A la belle Mariée ». On la retrouve, pas nécessairement dans le rôle titre, à travers une vingtaine de compositions. En dehors de prendre place dans un certain nombre de compositions entre 1919 à 1924, Mado sera, à n'en pas douter, une présence attentionnée auprès d'un homme vieillissant. N'ont-ils pas 29 ans de différence d'âge ? Sans doute est-elle la petite-perle-à-tout-faire dont parle Muret dans sa chronique des années montmartroises...

En 1917, lors de sa première exposition personnelle à la galerie Eugène Blot, à Paris, Borgeaud fait la connaissance du docteur Victor Doiteau qui va littéralement s'enticher de sa peinture. En revendant certaines œuvres de qualité de divers artistes en sa possession, il se permettra de nouvelles acquisitions, finissant par être le collectionneur le plus important de celui pour lequel il nourrit une admiration sans borne. Grâce à lui, dans un tout autre registre, nous connaissons les derniers instants de Borgeaud, le bon docteur s'étant invité en juillet 1924 au domicile du peintre, muni d'un appareil stéréoscopique. Peut-être

est-ce à ce moment-là que l'artiste aurait déclaré : « Mon œuvre connaîtra le succès, mais je ne le verrai pas ! » L'hypothèse n'est pas exclue et l'actuelle vitrine qu'offre l'Hermitage lui donne raison, après d'autres expositions également prestigieuses.

Comment ne pas évoquer l'absinthe et ses ravages dans les rangs des artistes en tout genre. Chacun se souvient de la toile exemplaire d'Edgar Degas, intitulée *Dans un café* dit aussi *L'absinthe*, montrant deux buveurs murés dans leur isolement. L'artiste avait convoqué pour la circonstance en tant que modèles une comédienne et un peintre-graveur de sa connaissance. La fée verte chantée par les poètes, de Baudelaire à Rimbaud en passant par Verlaine, séduit aussi Borgeaud que son frère aîné Eugène met en garde dans une carte postale écrite de Lausanne le 16 février 1903 : ... *Courage, pas de verte surtout, tout ira bien*. Ce frère qui s'établira en tant que médecin à Genève n'aura de cesse de veiller sur Marius tout au long de son existence. Dès les débuts, il va se porter acquéreur de nombreuses œuvres de son frère, profiter de quelques séjours genevois du peintre pour lui commander quelques intérieurs de son appartement et l'assister dans certaines tâches de caractère administratif. Il est la référence. Par parenthèse, c'est Eugène en 1886 qui recevra de son père, en donation directe, La Muette à Pully, où l'on a fait naître tant de fois Borgeaud !



En juillet 1924, Victor Doiteau immortalise Borgeaud et son épouse dans le salon-atelier de la rue Lamarck. L'artiste décédera quelques jours plus tard. Archives suisses ISEA

La solitude aura plus d'une fois hanté la vie du peintre. A preuve cet extrait d'une correspondance adressée de Paris à Paul Vallotton, galeriste à Lausanne, le 10 septembre 1915 :

Mon cher Ami,

A Paris, pendant la guerre, on rentre de bonne heure dans ses bois. Où aller, en effet ? Les cinémas, aux films patriotiques, vous fichent le cafard, les inepties de cafés concerts, on les a entendues mille fois, reste alors Carmen à l'Opéra Comique et Henri VIII et sa cour au Théâtre Français, ce qui est un peu usé. Je me suis décidé aux soirées passées autour d'une lampe à pétrole et devant une salamandre qui, au prix de 6 fr 60 le sac de 50 kg., nous chauffe les arpiens, à moi, mes poteaux et à nos poules, tandis qu'un vague alcool brûle ce qui nous reste d'estomac. Ce soir, il pleut et je suis seul, comme le seront les boches après la guerre. Ma poule du moment est allée voir sa famille, ou son amant de cœur, ce qui t'expliquera ces élucubrations d'un homme qui a une sainte horreur de la solitude. Pour nous, les embusqués de la cinquantaine, c'est terrible de vivre seul. Ah! comme j'envie ton sort de patriarche au sein de ta nombreuse famille.

Un vieux philosophe, mort depuis de longues années, m'avait dit que, pour être heureux dans la vie, il ne fallait s'attacher à rien. J'ai aimé mes femmes, elles m'ont fait cocu, j'ai aimé ma chienne, j'ai dû la faire assassiner – je l'ai pleurée plus que jamais je n'ai regretté une femme. Et bien, maintenant je mets à exécution les principes du vieux philosophe, mais vraiment ce n'est pas le bonheur. [...]
Veuille, je te prie, présenter mes compliments respectueux à Madame Vallotton.

*Ton dévoué MBorgeaud
111 rue Lamarck*

« Marius Borgeaud – le dilettante pris au piège », pris au piège de qui, de quoi ? Vous l’aurez deviné, de la peinture bien évidemment. Van Gogh, en moins de dix ans, est crédité d’une production inouïe : plus de 2000 toiles et dessins. Vallotton, sur une période de vingt ans, demeure l’auteur de 1700 tableaux. Le différentiel est sévère en comparaison des 350 œuvres réalisées par Borgeaud dans un même laps de temps. Donc pas de fureur de peindre chez notre homme qui a son tempo, variant grandement au cours des années. Le dernier témoin oculaire, Claude Vallotton, trop jeune pour en garder un souvenir précis, déclare néanmoins dans une interview que Borgeaud peignait lentement. Nous n’allons pas le contredire. Force est de constater que notre artiste, à l’instar des grands crus, se bonifie avec le temps ; sa production faouëtaise entre 1920 et 1923 fait preuve d’une maîtrise inégalée jusqu’ici. Doublement nomade, il est souvent contraint de plier ses effets, faute d’atelier digne de ce nom, tel celui que possède, bien que désargenté, son jeune ami Edouard Morerod. Avec le temps, à Rochefort-en-Terre, les demoiselles Lecadre lui concèdent un espace dans les combles mais dans son dernier domicile du 43 rue Lamarck son séjour-appartement doit être une solution transitoire. Borgeaud semble maniaque avec son matériel, sans doute prend-il grand soin de ses pinceaux, spatules et autres couteaux dûment nettoyés après usage. Donc pas de palette encroûtée ni de brosses dont les poils restent prisonniers de la couleur.



Le jeune Marius Borgeaud lors de son stage à Marseille en 1888. Archives suisses ISEA



Sans nul doute, Borgeaud a connu des périodes d’errance au cours de son existence. Un contraste saisissant avec la photo qui précède. Archives suisses ISEA

En examinant attentivement le portrait du jeune Borgeaud, tiré dans le studio Cayol à Marseille, j’en viens à me demander si le dandysme n’était pas son quotidien. Son vêtement est on ne peut plus recherché et il semble s’y sentir à l’aise tel celui jouant à l’homme supérieur. Comment ne pas évoquer Oscar Wilde, l’un des tenants du titre en matière de dandysme, à qui l’on doit cette grande maxime : *La beauté est dans les yeux de celui qui regarde*. « Quand le costume costume », mais celui de Borgeaud variera au fil du temps et des circonstances de la vie. Il n’est que de considérer sa tenue lorsqu’il rend visite à son frère à La Muette à Pully en 1886. Une autre image le montre visiblement dans sa période d’errance, bien loin du fringant jeune homme à la moustache fine qui aurait passé le plus clair de son temps à se trouver beau, bien avant qu’il ne s’empare de ses pinceaux !

Peinture intemporelle où tout est dit à mots rentrés : derrière la simplicité et l’apparente raideur gauche des êtres et des choses, l’œuvre de Borgeaud fuit tout pittoresque et toute séduction facile pour atteindre plus profondément leur essence intime. C’est à la critique d’art Françoise Jaunin, aujourd’hui membre d’honneur de l’Association des Amis de Marius

Borgeaud, que j’emprunte ma conclusion. (Extrait d’un article paru dans la Tribune de Lausanne le 16 août 1982).

*Jacques Dominique Rouiller, commissaire d’expositions, secrétaire général de l’Association des amis de Marius Borgeaud